

LA CROIX

L'ÉVÉNEMENT

16 décembre 1993

Théâtre

Sur scène, à livre ouvert

La Pluie d'été
d'après Marguerite Duras

Peau d'ours
d'après Henri Calet

Deux manières opposées d'adapter des romans au théâtre

Comment mettre un livre en théâtre? Faut-il le faire même? N'est-ce pas, alors que tant d'auteurs s'échinent à écrire de « vraies » pièces, une hérésie que de vouloir à tout prix porter sur la scène une écriture qui n'a pas été faite pour elle? Après Marc François avec *Esclaves de l'amour*, deux metteurs en scène tentent de répondre à nouveau à ces questions. Eric Vignier avec *La pluie d'été*, de Marguerite Duras, et Christian Colin avec *Peau d'ours*, d'Henri Calet.

Autant le dire tout de suite : pour ce qui est de la mise en théâtre du roman de Duras qui fut d'abord un livre pour enfants puis un film, la réussite est sans faille. S'attaquant à cette histoire d'un garçon prodige et de sa sœur qui refusent d'aller en classe « parce que, explique le premier, à l'école on m'apprend des choses que je ne sais pas », Eric Vignier conduit sur d'étranges terres où l'écriture se donne autant à voir qu'à entendre.

On est dans l'ordre du théâtre avec ses personnages de chair qui apparaissent, disparaissent (la mère originaire de Russie, le père immigré italien, les enfants héros, le professeur en culottes courtes qui n'en peut mais...). On est tout autant dans celui du roman alors que les comédiens tous frais émoulus du Conservatoire (Hélène Babu, Marilu Bisciglia, Anne Coescens, Thierry Collet, Philippe Métro, Jean-Baptiste Sastre...) jouent et lisent dans un échange permanent entre pla-

teau et salle laissée dans la lumière crue. Au milieu du public ou pas, le livre à la main ou non, ils ramènent au « théâtre-récit » inventé par Vitez en 1975 au Festival d'Avignon - c'était avec *Catherine* d'après *Les Cloches de Bâle* d'Aragon.

Entre le jeu et le verbe, une osmose mystérieuse se fait jour, sans que jamais l'un prenne le pas sur l'autre. Au fil des thèmes qui s'entremêlent - incestes, refus du monde et des autres englués dans leur grisaille, choc des cultures, banlieue aux couleurs de Vitry... - la parole couchée sur le papier devient sensible avec une grâce irréaliste, dans le fragile - et miraculeux - équilibre du théâtre et du livre.

Avec *Peau d'ours*, d'Henri Calet - dont on vient de publier *Les murs de Fresnes* avec un épilogue de Maurice Nadeau (3) -, c'est une tout autre voie que choisit Christian Colin, plus intellectuelle, plus incertaine aussi. Ici, le discours est éclaté, rythmé de séquences où l'onirisme se confond avec le réel, où

le roman lui-même devient prétexte à réflexion sur le romancier.

Porté par une distribution de jeunes acteurs que domine Madeleine Marion, magnifique dans son long monologue de rupture et d'amour, la mise en scène cultive le bizarre et prend des allures de portrait-rébus de l'auteur en quêtes de vérités secrètes, fascinant parfois, déroulant l'instant d'après. Dans le mouvement alterné des images fortes et prégnantes et des zones d'ombre, le spectateur peut jouir du sentiment d'un imaginaire libre. Il peut tout aussi bien succomber au lâche désir d'abandonner la partie, comme pris au piège d'un labyrinthe sans issue.

Didier MÉREUZE

(1) Théâtre de la Commune-Pandora d'Aubervilliers. 20 h 30. 48.34.67.67. Jusqu'au 19 décembre.

(2) MC 93 de Bobigny. 21 h. 48.31.11.45.

(3) Éditions Viviane Hamy. 132 p. 169 F.